

Quelques remarques liminaires, tout d'abord.

1) La découpe à partir de l'an 2000 me paraît moins pertinente que celle qui serait partie de la fin du « court XXe siècle » pour reprendre l'expression de Hobsbawm : soit la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'empire soviétique. Elle empêche en outre de prendre en considération un champ d'un quart de siècle dans sa durée. Ainsi, pour l'œuvre de Michel Houellebecq.

2) Le francocentrage de l'investigation ne rend pas compte de ce qui s'est écrit en français à partir de 2000 mais de ce qu'a retenu et promu Le Centre parisien, pour l'essentiel. L'enquête porte donc sur un réel, notoire et à analyser, mais conforte un système d'hégémonie culturelle hexagonale. La formulation de la question rend nulle la potentialité du titre qui impliquait tout l'espace franco-francophone.

3) Il ne faut pas limiter l'analyse à l'extrême contemporain, mais prendre en compte un champ large. La parution en 2008 du *Boulevard périphérique* d'Henry Bauchau a suscité ainsi un engouement public et journalistique qui dépassait la curiosité pour l'exploit d'un homme approchant de son centenaire. Le roman paraît en effet à un moment où le nazisme est revisité de manière plus compréhensive. La publication d'un inédit de Julien Gracq (2014) *Les Terres du Couchant* n'a rien suscité de comparable alors qu'il s'agit de tout sauf d'un fonds de tiroir. Mais l'hyper-écriture d'un récit revisitant des formes de menace pesant sur une civilisation déclinante n'était pas au goût du jour.

4) L'analyse sera donc biaisante par rapport aux littératures francophones dont il s'agit toujours de minorer, voire de dénier l'existence, mais révélatrice de ce qui correspond aux valeurs du Centre éditorial dominant du champ et de ses discours d'escorte. Les textes d'un Mabanckou ou d'un Ben Jelloun ne peuvent pour autant être considérés, quelles que soient leurs qualités, comme LES représentants patentés de la littérature de leurs pays d'origine.

5) L'étude de ce qu'ont parrainé les instances de légitimation constitue un réel objet d'études qui devrait aller jusqu'à ce que ces choix désignent, en termes de rapports, à l'Histoire de la France elle-même.

6) Aucun de nous ne peut, en soi et en si peu de pages, prétendre couvrir tout le champ – nos interventions devant faire mosaïque. Je ne parlerai donc pas d'auteurs tels Claudel ou Forrest, que j'ai trop peu lus, ou d'Annie ou Sylvie Germain dont le « la » me paraît avoir été joué précédemment.

7) S'il est un peu tôt pour l'affirmer, il me semble que, dans la brève période couverte par cette enquête, se dégagent déjà des sous-périodes.

De la publication littéraire du XXI^e siècle éditée ou reconnue en France et en français par les instances de légitimation, quelles tendances thématiques, stylistiques ou autres, - exemples à l'appui -, peut-on déjà assurément dégager et caractériser ?

Un premier phénomène à observer est la minorisation de la poésie. La place qu'elle occupe dans la critique est de plus en plus dérisoire, sa publication chez des éditeurs non artisanaux de plus en plus raréfiée, même si l'on peut exciper tel ou tel contre-exemple. Ainsi le récents *Jours Obscurs* de Jean-Claude Pirotte. L'aura n'est plus la même, ni la place dans les débats. La disparition d'Yves Bonnefoy n'est pas passée inaperçue mais n'a pas occupé la place qui aurait été la sienne au moment où André Malraux était ministre de la culture. On ne voit pas d'équivalent contemporain à la parole porteuse de poètes de gauche tels Ritsos ou Neruda. Sans doute faut-il la chercher du côté du Slam ou du chanteur Renaud. Le néo-capitalisme ne rime pas avec le poétique ; la surévaluation en France par les poètes eux-mêmes de leurs pratiques après la seconde guerre mondiale sous le manteau discursif heideggérien a plus que jamais conduit à la rupture avec les mots de la tribu.

Concomitante – et en un sens, liée puisqu'il y allait aussi d'une survalorisation, quasiment autonomisante, des faits de langage – la disparition du champ central de la célébration parisienne, des écritures expérimentales et des avant-gardes (leur lien avec le court XX^e siècle est évident), comme des succédanés du nouveau roman dont Lucien Goldmann avait bien montré le lien avec un état du développement en France. Un roman drôle à structure d'enquête policière *La septième fonction du langage* (2015) de Laurent

Binet met en scène le trépas de ces années structuralistes à travers celui de l'icône de cette époque, Roland Barthes. Sa mort accidentelle au sortir du collège de France devient un assassinat lié à la recherche du texte inconnu de Roman Jakobson donnant accès au pouvoir par le langage. La course-poursuite du manuscrit perdu à Paris permet de mettre à distance et à proximité, avec savoir et dérision, tous les ténors de ces années – de Michel Foucault à Umberto Eco en passant par Jacques Derrida et Julia Kristeva.

Le 11 septembre sonne définitivement le glas de ces hantises en majuscules... La transformation d'un monde désormais menacé atteint même le postmoderne dont les textes vont dès lors se mâtiner de renvois plus clairs ou moins insoucians au « réel ». La suite de Jean Philippe Toussant ouverte par *Faire l'amour* (2002) en est un indice, tout comme *14* (2012) de Jean Echenoz. Elle a tendance à renforcer la linéarité narrative, et bien évidemment, les romans courts, consommables au terme d'une journée de travail décervelée par les moyens de communication, le stress, etc. Ce créneau, une Amélie Nothomb continue de l'occuper avec son roman annuel, par exemple. Difficile de ne pas citer en outre, dans ce contexte, le décapant ouvrage de Pierre Jourde et Eric Naulleau *Précis de littérature du XXI^{ème} siècle* (2004) qui démasque les fausses valeurs de la médiacratie parisienne, Bernard-Henry Levy notamment, mais aussi Anne Gavalda ou Marie Darrieussecq.

D'aucun tel Marc J Bloch, tôt disparu hélas, s'efforçait, dans *La Vie fractale* (2003) de renouer récit et fragmentation. Il s'agissait en somme de retrouver l'histoire et le narratif sans abandonner les acquis du moderne, ni de retomber dans les pièges du récit fusionnel. On peut de même faire remarquer la qualité et la singularité du roman de Richard Millet *Ma vie parmi les ombres* (2003) qui plonge dans une France rurale finissante, et qui touche à des faits de langue régionaux dont on a peu coutume dans l'Hexagone. Ceux-ci n'ont rien à voir avec les préoccupations structuralistes, mais concernent une sorte de toucher du soi mémoriel, que les polémiques politiques ultérieures de et autour de cet auteur tendent à masquer.

Dans cette époque où chacun prétend y aller de son autofiction au point que le terme n'en veut presque plus rien dire et permet tout et n'importe quoi, émergent aussi des livres forts parlant d'un Soi transgressif. Catherine Millet, bien connue comme critique de l'art en pointe, en opère un autre et crée la surprise avec *La vie sexuelle de Catherine M.*, (2001). Son succès fulgurant tient évidemment au sujet mais passe par une

écriture et une construction très élaborée, et qui va loin dans la restitution de l'être. Le retour sur soi prend ainsi des formes nouvelles en ce début de siècle, qui ne sont pas forcément celles de la platitude médiatique et de ses conséquences en littérature. Le récit de Patrick Declerck *Démons me turlupinant* (2012) en offre un autre exemple.

Le totalitarisme médiatique n'en va pas moins croissant et pousse beaucoup aux facilités narratives – et donc à la négation de ce que requiert une écriture soutenue, quelle que soit son esthétique. Il faut dire que la pression du modèle américain joue tout autant dans les habitudes de lecture, comme me le disait encore peu avant sa mort, Pierre Drachline au Cherche-midi. Ces lignes de force commerciales n'éradiquent bien évidemment pas la venue au jour de textes très écrits, mais plutôt leur large reconnaissance. Les récits de Michel Bernard par exemple, qu'il s'agisse de *La Tranchée de Calonne* (2007) ou de *Les Forêts de Ravel* (2015), plongent dans la substance profonde de la mémoire française, historique et paysagère, à partir du très concret. Aussi n'est-ce pas un hasard s'il a écrit *le Corps de la France* (2010) et si cette entreprise est contemporaine de celle du philosophe Jean Christophe Bailly *Le dépaysement. Voyages en France* (2011). À l'heure des crispations identitaires sur lesquelles s'interrogeait récemment Le magazine littéraire d'octobre 2016 et à la suite de la fin du règne des idéologies qui suit la chute du Mur de Berlin et de la Guerre des blocs, quelque chose d'autre se cherche, qui dit à travers l'écriture un rapport charnel et mémoriel au pays, mais sans flonflon nationaliste et délire chauviniste. Quelque chose de profond, et qui touche au ténu et à l'intime à la fois, comme au « commun » cher à Jean-Luc Nancy se met ainsi au cœur des textes. Qui va plus loin que l'écocritique, laquelle leur est, en gros, contemporaine.

Le retour à l'inscription de l'Histoire, qui avait tellement fait défaut au corpus français que d'aucuns finissaient par qualifier de nombriliste, fait retour en force, avec *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell. Ce roman parfois touffu, bien moins parfait en tous cas que *Vie et destin* du Russe Vassili Grossman, fait l'effet d'une bombe et tourne une page, dût l'auteur avoir presque disparu. Roman-fleuve centré sur un esthète nazi homosexuel épris de sa sœur et qui se trouve même à Stalingrad, il plonge le lecteur dans les contradictions du deuxième conflit mondial mais de l'autre côté du miroir... une ambiguïté s'y trouve, que l'on lit également dans *Le Boulevard périphérique* (2008) de Bauchau. Le Goncourt 2011, récit touffu et vaste lui aussi, *L'Art français de la guerre* d'Alexandre Jenni plonge, pour sa part, dans l'histoire de la France occupée et de la fin

de son empire colonial. Avec *Le maréchal absolu* (2012), Pierre Jourde interroge par la fable rabelaisienne les structures totalitaires qui s'imposèrent il y a quelques décennies et pourraient bien redevenir notre quotidien si l'on n'y prend garde.

Bref mais rare, l'admirable *Des Hommes* (2009) de Laurent Mauvignier brise un tabou en fictionnalisant la sale guerre d'Algérie à travers l'histoire d'un soldat plutôt paumé. Bauchau y touche également dans *Déluge* (2010). Ce constat du retour clair de l'historique se confirme dans l'extrême contemporain où l'on voit des écrivains prendre à bras le corps l'implication des forces spéciales françaises en Lybie, en Irak ou en Afghanistan, mais au travers de destins brisés en fait pas ces actions. *L'insouciance* (2016) de Karin Tuil en est un, qui emmène également le lecteur dans la France des affaires et du marché de l'art, du politiquement correct et des tractations parfois vaines avec les preneurs d'otages islamistes. Avec un emmêlement constant du présent et du passé (Hannibal, Grant, Hailé Sélassié), Laurent Gaudé dans *Ecoutez nos défaites* (2016) se livre à une méditation sur l'avers des victoires en suivant le destin d'un as des services français ayant liquidé Mouamar Kadhafi, d'un agent américain ayant participé à l'assassinat de Ben Laden et d'une archéologue irakienne confrontée aux destructions du patrimoine pluriséculaire du Proche et Moyen Orient par Daech. Il s'agit là, à l'heure d'un malaise français non dissimulable, de remarquables et nombreuses tentatives de réappropriation d'un soi et de son Histoire, en dehors du roman national désormais obsolète. Rien d'équivalent dans les littératures francophones à ce moment, ce qui n'était pas le cas dans les décennies précédentes, y compris les années nonante. *Texaco* de Chamoiseau et *Une Paix royale* de Mertens l'attestent entre autres.

Parmi ces lignes de force, je pointerai en outre et clairement la trajectoire de Michel Houellebecq, au-delà du battage médiatique et des provocations du personnage. Son œuvre, qui s'affirmait déjà dans la dernière décennie du XX^e siècle et y donnait certaines œuvres majeures telle *Les Particules élémentaires* (1998) se poursuit avec *Plateforme* (2001). Roman encore complexe qui immerge un jeune trentenaire français, employé du ministère de la culture, dans le monde de la prostitution thaïlandaise. L'écriture de ce roman, comme *Perasma* (2001) de Pierre Mertens ou le récit déjà cité de Catherine Millet – tous trois touchent au sexe- est encore complexe, ce qui va progressivement disparaître de l'ensemble du champ. Les sujets aussi d'ailleurs. *La Carte et le Territoire* (2010) plonge ainsi dans l'insignifiance et la prolifération des objets manufacturés désertifiant la vie. Houellebecq est celui, tel Balzac ou Zola au XIX^e siècle,

qui a saisi, d'une façon extraordinairement forte, le cœur dévoyé de l'époque. A la différence des romanciers du XIX^e siècle, il s'affirme en outre comme un poète, ce dont les instances de célébration parlent peu mais qui n'en est pas moins significatif.

La présence un peu plus sérieuse d'écrivains francophones aux palmarès français doit également être mentionnée mais ne sera pas traitée – l'exclusion de ce qui se publie au Québec, en Belgique et en Suisse, au Maroc ou au Liban par exemple rendant l'exercice erroné. On notera donc aussi bien le fait que Nabile Farès décide de publier ou republier ses textes en Algérie chez un éditeur kabyle, que l'attribution du prix Goncourt 2016 à *Chanson douce* de Leïla Slimani ou l'élection à l'Académie française d'Assia Djebar (2005), de François Weyergans (2009), par ailleurs prix Goncourt 2005, d'Amin Maalouf (2011) et Dany Laferrière (2013). Ces formes d'ouverture, pour réelles qu'elles soient, ne doivent pas faire illusion même s'il y a lieu de s'en réjouir. Elles ne modifient pas la propension assimilatrice et impériale française mais sont destinées à la rendre plus acceptable, à réparer des injustices trop criantes.

Les discours d'escorte, eux, n'ont d'ailleurs pas changé. À la différence de la brésilienne, de la mexicaine ou de l'américaine par rapport à Lisbonne, Madrid ou Londres, les littératures francophones doivent demeurer périphériques ou mineures ; ou / et certains de leurs auteurs se laisser absorber, voire phagocyter, par le seul soleil qui soit dans cette aire linguistique. Ce principe est encore et toujours à l'ordre du jour.

Le manifeste *Littérature-monde* (2007) l'a utilement rappelé alors même qu'il feint de prendre distance avec les habitudes parisiennes – avec certaines, il est vrai – mais renforce en fait le système francocentré. Je l'ai analysé dans mon article « Le rejet des Francophonies. Une approche du manifeste Pour une littérature-monde » publié à Rome, chez Artemide, dans le volume *La Francophonie et l'Europe* (2008) dirigé par Marina Geat.

La prise en compte du champ parisien des seize dernières années dégage, on le voit, des tendances, qu'il faudrait croiser avec celles des champs francophones spécifiques. J'ai donné, pour le champ belge, un entretien à la revue polonaise *Dekada* n° 4/5 (26-27) fin 2016. Les lignes de force sont différentes. Voilà qui me paraît très intéressant, et qu'il faudrait réaliser avec chaque champ francophone.

Est-il légitime d'attendre de la critique que s'estompent les distinguos taxinomiques d'usage entre « littérature française » et d'autres figurations littéraires (notamment francophone, beure, migrante, etc.) qui voient le jour en contexte hexagonal ?

Question étrange dans sa formulation même puisque la légalité – i.e. avec la norme reconnue ne consonne pas forcément avec la légitimité. C'est donc qu'il y a, de la part des questionneurs, une sorte de crainte à l'égard d'une démarche, (elle est plutôt celle. qui les porte), qui tendrait à dépasser des catégories censées être clivantes, voire occultant la réalité.

Tout cela est plein de paradoxes puisque ce dont il s'agit en fait est d'en finir avec les littératures francophones, comme le proclamait si bien, à sa manière, le *Manifeste* cité plus haut – avec des arguments spécieux mais inscrits dans le souci d'enfin réaccorder au monde la littérature française, pour en refaire La Littérature emblématique. Cette position visant donc à conforter ou réinstaller le label français cherchait à recentrer sur Paris et ses instances tout ce qui s'écrit en français, et mettre un terme au danger que porte par rapport à l'idéologie française la reconnaissance authentique et non périphérique des littératures francophones, pour faire court, que les textes aient été ou non avalisés par Paris et le système littéraire qui s'y déploie. Frappant de constater la vie foncière de ces impératifs chez des écrivains aussi apparemment éloignés que les signataires du *Manifeste* et Maurice Druon.

Avec la franchise qu'il faut lui reconnaître, le secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie française, au colloque de Bari (2005) consacré à « la Francophonie au seuil du troisième millénaire », me dit, après mon exposé, alors que je venais de regagner ma place, qu'il était temps d'en finir avec les Belges et les Suisses (je ne pense pas qu'il ait nommé les Québécois) qui empêchaient les Français de mener comme ils l'entendaient leur jeu dans leur pré carré. Où l'on touche à l'intouchable au sein de la France, la mythologie consistante construite autour de la langue et de la littérature française dans un pays où l'on écri(vi)t dans d'autres langues, et notamment l'occitan.

La question des sous-catégorisations de ce qui s'écrit aujourd'hui en français est loin d'être neutre. Elle ne peut, qui plus est, se poser comme il en va partout, moments dialectiques et complémentaires. Car la tension entre littératures francophones et littérature française est quasiment constitutive de l'aujourd'hui et ne peut se laisser absorber ou assimiler avec d'autres catégorisations telles la littérature beure ou migrante

(qui en font souvent partie tout autant que de la française), et constituent, elles aussi, un indice d'un système de catégorisation mentale minorisante conforme au schéma directeur franco-français.

Or ce que laisse sous-entendre la présente question de cette enquête – ce qui est très significatif d'ailleurs. Car la question est de savoir s'il y a (aura), ou non, un droit d'existence pour les Francophonies (et non pas, pour La Francophonie) ; si le pluriel peut s'inscrire et se dire dans cette aire linguistico-culturelle autrement que par l'absorption dans un universel qui ne l'est plus, la folklorisation ou la périphérisation.

Poser aujourd'hui la question de la disparition ou de l'estompage des « figurations » ou « distinguo » en y incluant les littératures francophones, c'est conforter, à mes yeux, la volonté centraliste du dispositif franco-français ; empêcher la croissance et l'autonomie (l'autonomie n'est pas indépendance) de ces littératures par rapport auxquelles l'OIF n'a par exemple jamais contribué à la mise en place de réseaux alternatifs transversaux (j'en parle d'expérience) ; s'interdire la compréhension d'un dispositif complexe, que je nomme franco-francophone, et son invention ; s'interdire de même d'analyser cette complexité dans sa tension et en chacune de ses spécificités, et donc s'empêcher de pouvoir déboucher sur d'autres schémas interprétatifs de la littérature – et notamment, en leur sein, de l'articulation entre langue(s), histoires(s) et Forme – tout autant que des littératures – et de La littérature (catégorie à interroger aussi, et autrement que par le seul prisme bourdieusien) de la langue française.

Affaire d'autant plus cruciale que l'histoire de la langue et de la littérature françaises a été liée d'une façon presque unique à celle d'un pays et de son identité bien que cette langue ne lui soit ni propre ni unique à l'origine ; et qu'en conséquence une forme d'universel s'y est liée à un moment où la France était puissance hégémonique. La prise en compte de la littérature de France et des littératures francophones permet d'en élaborer un autre, plus juste et plus concret, moins mythique. L'intelligentsia française a raison de dénoncer les limites et l'inadéquation partielle de ce concept mais omet de le faire à partir de ce que le champ franco-francophone permet précisément puisque plusieurs des réalités structurales de cet espace littéraire valent aussi bien pour d'anciens pays colonisés que pour un pays colonisateur tel que la Belgique. Et c'est précisément ce qui peut se jouer et comprendre en outre au XXI^e siècle – une partie des effets des colonisations ne pesant plus de la même manière sur les uns et les autres, même si l'on

est loin d'en être sorti. Le livre d'Alain Mabanckou *Le monde est ma langue* (2016) en est une preuve mais ne saurait pour autant constituer le sésame pour ne pas interroger plus foncièrement et historiquement les choses.

Le discours de Nicolas Sarkozy à Dakar le rappelle à tous. Il est bien moins étranger qu'on ne le pense aux réflexes interprétatifs de beaucoup en France, qui n'étaient pas forcément des supporters du sixième président de la V^o République. L'après Chirac signa d'ailleurs une tentative de reprise en main du champ littéraire dans une France déboussolée par ce qui la déchire culturellement et politiquement, et cela après qu'un salon du livre leur ait été consacré par la volonté de Jacques Chirac.

C'est précisément dans des contextes tels que ceux-ci que les critiques doivent, me semble-t-il, se manifester, pour ne pas se laisser piéger par des tentacules idéologiques traditionnelles en habit à peine neuf, d'une part ; mais aussi pour être témoin actif de la double complexité du fait littéraire et du fait littéraire en langue française. La littérature ne se réduit pas à la langue mais s'y joue et s'y noue ; elle est toujours le fruit des Histoires. Le surréalisme a connu des formes différentes mais concomitantes en Belgique et en France, point en Suisse. Le champ littéraire est une chose, avec un degré relatif d'autonomie mais n'est pas tout, point s'en faut. Celui de la langue française est un divers fascinant et fabuleux qui doit pouvoir aujourd'hui être pris en compte tel quel dans sa double articulation.

J'ai évoqué en détail tout cela dans « Comparatisme intra-francophone et réinvestissement de la Littérature », ma communication au colloque d'Oran (novembre 2015), consacré à *Enseignement/apprentissage de la littérature et des études littéraires contemporaines*. Ce serait trop long de reprendre ce propos dans cet entretien, fût-il écrit.

Quelles retombées les nouvelles mouvances de création littéraire suscitent-elles dans / sur la critique et la théorisation littéraires

Si l'on accepte la prise en compte sérieuse des littératures francophones et dialectisée avec le champ franco-français, on pourra mieux comprendre le mode d'inscription de l'histoire à travers les textes littéraires ; avancer dès lors dans l'analyse des Formes (au sens allemand de *Gestalt* ; rendre compte de la diversité et de la singularité du champ franco-francophone ; dépasser les vulgates du postcolonial comme du modèle gravitationnel bourdieusien ; amorcer un autre type de comparatisme, intralinguistique cette fois. Ce travail intellectuel majeur a été réalisé au niveau romanesque – avec une

ambition différente certes et bien plus politique – par Kamel Daoud dont le roman *Meursault, contre-enquête* (2014) repart du récit mythique et devenu classique d’Albert Camus, *L’Étranger*, pour le prolonger en comblant les vides significatifs : celui de l’identité et du destin de l’assassiné et des siens. Cela devait venir des littératures francophones. Ce roman fort a retenu l’attention de la critique parisienne mais a raté le Goncourt à la différence des *Bienveillantes*. On ne touche pas aux statues.